

TRANSKRYPCJA NAGRAŃ

POZIOM ROZSZERZONY

CZĘŚĆ II

ZADANIE 4.

Aujourd'hui, nous avons le plaisir de recevoir dans notre studio Jean-Marc Benoît, maître de conférences à l'Institut d'Etudes Politiques à Paris.

Jean-Marc Benoît, dans votre livre *La France à 20 minutes*, vous parlez de la mobilité des Français. Pourquoi, selon vous, cette mobilité est-elle une révolution ?

- En à peine une génération, presque tous les Français ont eu accès à des moyens de déplacement rapides. La vitesse moyenne de chaque trajet a augmenté donc, sans se déplacer plus longtemps, ils se déplacent de plus en plus loin. Cela a permis, notamment, à une partie des Français de vivre à plus grande distance de leur lieu de travail.

Comment cette révolution de la mobilité s'explique-t-elle ?

- Bien sûr, par les innovations technologiques, telles que le TGV. Mais aussi par l'effort considérable consenti par la France pour l'amélioration de son réseau routier, comme de ses transports en commun urbains. Et, enfin, par l'amélioration du niveau de vie, qui a permis une généralisation de la voiture et l'accès plus fréquent au TGV ou à l'avion.

Si bien qu'aujourd'hui tous les Français ou presque ont accès aux services de base...

- Exactement. La majorité de la population habite à moins de vingt minutes d'un supermarché, d'une maternité ou d'un lycée. Même McDonald's, l'un des symboles de la civilisation urbaine, est accessible en moins de vingt minutes pour 83% de la population.

Une heure de trajet, n'est-ce pas trop long ?

- Tout dépend de ce que vous voulez faire. Vingt minutes, c'est le temps du quotidien, le temps moyen du trajet domicile-travail, le temps que l'on met pour aller au lycée ou se rendre à son club de sports. Mais, dès qu'il s'agit d'un service plus rare, on accepte des temps de trajet plus élevés. Quand on va voir un spécialiste dans un grand hôpital, on accepte un déplacement d'une heure ou d'une heure et demie. Mieux : quand il s'agit d'un événement très important – un grand match de foot, un opéra, un congrès, une manifestation – on accepte les trajets encore plus longs.

Merci bien, Monsieur Benoît et au revoir !

Au revoir !

d'après L'Express n° 2660, 27/06/2002

ZADANIE 5.

5.1.

Vous allez venir en France ! Mais, avant de partir, vous devez d'abord vous procurer des « papiers » indispensables pour entrer sur le territoire français. A l'aéroport ou à la gare, il faut présenter une carte d'identité ou un passeport si vous êtes ressortissant d'un pays de l'Union européenne. Sinon, vous devez produire un passeport avec un visa de court séjour ou de long séjour.

5.2.

Surtout n'oubliez pas de prévoir votre budget pour tous les frais que vous aurez à engager : logement, nourriture, transport, etc. Le minimum officiel de ressources financières est fixé à environ 400 euros par mois. Allez dans une banque ou à la poste pour ouvrir un compte et demander un chéquier. Enfin, pensez à emporter une carte de crédit internationale.

5.3.

Arrivé en France, cherchez d'abord à vous loger. Si vous êtes étudiant, les centres d'accueil, national ou régionaux vous aideront à trouver un logement. Mais, avant de choisir votre mode d'habitation définitif, sachez que vous pouvez trouver un hébergement temporaire dans un hôtel bon marché, dans une auberge de jeunesse.

5.4.

Si vous ne pouvez ou ne voulez prendre vos repas à domicile, vous avez le choix entre la cafétéria de votre lieu de travail, le café du coin ou le *Fast-Food* si vous êtes pressé et peu gourmand, ou encore le restaurant si vos moyens vous le permettent... Etudiant, allez plutôt au restaurant universitaire où vous pourrez faire un repas complet, rapide et bon marché.

5.5.

Pour voyager à travers la France, le train est le moyen le plus rapide et le plus sûr pour accéder aux grandes villes. Les voyageurs étrangers peuvent bénéficier de tarifs réduits. Vous pouvez bien sûr louer une voiture pour un ou plusieurs jours, mais ce n'est pas à la portée de toutes les bourses. Et n'oubliez pas d'emporter avec vous le *Guide du routard*.

d'après Alain Kimmel « Venir en France », Le Français dans le Monde n° 332/2004

ZADANIE 6.

Après cela, je suis tombée malade. C'était l'hiver, l'appartement de ma mère était froid et humide, il n'y avait presque jamais de soleil. J'ai eu une grippe qui s'est compliquée, une pneumonie. Mon état était très grave. Pourtant, il n'était pas question de m'emmener à l'hôpital. Ma mère essayait de me soigner. Elle est restée à côté de moi, jour et nuit, pendant des semaines. Elle a quitté son travail de mécanicienne pour rester avec moi. Elle était sans cesse à côté de moi, me tenant la main, m'épongeant le front, me donnant à boire du thé brûlant et sucré. Quand je m'endormais, elle aussi dormait sur la chaise, la tête appuyée sur son bras, et dès que je la regardais, elle se réveillait. [...]

Les gens venaient me voir. Il y avait des gens que je ne connaissais pas. Ils restaient debout sur le pas de la porte, ils disaient des choses à ma mère, puis ils s'en allaient.

J'ai connu une femme très belle. Elle habitait un appartement d'une pièce au premier étage. Une fois j'étais passée devant sa porte, je l'avais aperçue. Elle avait un beau visage régulier, des cheveux teints au henné. Elle est venue s'asseoir à côté de mon lit, sur une chaise. Elle restait là, pendant que ma mère sortait travailler, ou bien allait faire des courses. Je voyais sa silhouette à contre-jour. Elle était silencieuse. Elle aurait pu être muette. Elle ne parlait presque pas français, juste quelques mots. Elle venait de Tunisie. Elle avait une longue robe blanche et un foulard blanc qui enveloppait ses cheveux. Elle n'avait pas d'âge. Parfois, elle était très pâle, fatiguée, parfois, elle semblait fraîche et jeune, avec des pommettes lisses et des yeux brillants. Elle s'appelait Samira.

Elle venait chaque matin, elle s'asseyait sur la chaise à l'entrée de l'alcôve et elle me regardait. Elle ne disait rien. Elle était là seulement. Au début, je ne voulais pas d'elle, je criais : « Allez-vous-en ! » Mais elle restait immobile. Malgré la lumière du jour derrière elle, je pouvais voir briller ses yeux. Elle avait des yeux très grands et noirs, des yeux doux d'enfant. Quand elle était restée suffisamment, elle partait. Elle laissait un peu de bouillon chaud dans une tasse, sur une petite table, devant mon lit, et dès qu'elle était partie, je buvais. Ma gorge se desserrait, je sentais le liquide chaud descendre dans mon corps. Puis, il y avait la nuit, et je dormais.

Je crois que c'est pour elle que j'ai commencé à vivre. Un jour, je me suis levée. J'ai marché dans l'appartement. Il y avait si longtemps que j'étais restée couchée, ma tête tournait. C'était étrange. Je suis allée jusqu'à la fenêtre grillagée. En appuyant ma joue contre le carreau froid, j'ai vu un morceau de ciel.

d'après J. M. G. Le Clézio, Printemps, Cideb Editrice, Genova, 1997